

SUR LA TOMBE DU REV. M. R. WALSH.

Be thy grave ever green !

Paix et repos à toi ! Paix au front qui se pose
Au chevet morne et noir des pâles trépassés !
Paix et visions d'or, doux sommeil, songe rose
A tes mânes glacés !

Paix à ton front sans ride, à ton âme sans tache !
Que l'if soit plus ombreux, plus vert, plus embaumé
Pour abriter le lis ! Que nul ver ne se cache
Au cœur du bien-aimé !

Noble enfant de Patrick, que la terre adoptive
Où ta lèvre a vidé la coupe des regrets,
Allège à ton cercueil l'urne mémorative
Et le poids des cyprès !

••

Exilé, jeune encor, des plages de l'Irlande,
Nicotet l'accueillit en ses murs enchantés,
Pour t'offrir ces fruits d'or qui jonchent par guirlande
Ses bosquets si vantés.

Pourtant, dans cet Eden de fleurs et de lumière,
Tu souffris de ce mal enchanteur et fatal
Qu'on nomme nostalgie, ou mieux : berceau, chaumière,
Patrie ou ciel natal !

Voir Erin et mourir ! le ciel de la patrie :
C'était son rêve ardent en ces lieux solennels :
Revoir avant sa mort l'herbe verte ou flétrie
Des vallons paternels !

Epris de vous autant que les bardes celtiques,
Il eût aimé dormir sa nuit près des aïeux,
Adare, Innisfallen, archipèdes romantiques,
Flots tombés des cieux !

Un jour, il vous revit, ô poétiques landes !
Autels voilés de lierre ou parvis éplorés !
Sol tout resplendissant de sublimes légendes
De souvenirs dorés !

Il vous revit !... mais, vous, empreintes toujours neuves
Des genoux d'une mère ou du front d'une sœur !
Souvenirs envolés : branches mortes et veuves
Des anciens nids du cœur !

Vous fûtes sans réponse à l'ami de naguère,
Tombe ! sentiers ! berceau que la mousse voila !
—Pas un ami connu, dans toute la bruyère,
Pour dire : — Le voilà !

Le cœur désenchanté par vos brillants mirages,
Oasis sans parfums ! eldorado sans or !
Il est allé revoir de plus riants ombrages
Au céleste Thabor !

••

Qu'il dorme maintenant, sous le noir mausolée,
Au carillon lointain des cloches de Shandon !
Le front tourné vers l'Ouest, vers l'île désolée
Où coule le Shannon !

Que l'Ariel des morts, de son aile d'ébène,
Effeuille sur son cœur le rameau parfumé,
Plus suave aux défunts que n'est la marjolaine,
Pour nous, au mois de Mai !

Qu'une brise d'Irlande, à l'heure où l'ancolie,
Dans le champ des soupirs, penche son front blême,
Vienna bercer les nuits et la mélancolie
Du lévite endormi !

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Université-Laval, 1873.

L'HISTOIRE AU COIN DU FEU.

Parmi mes souvenirs d'enfance il n'y en a pas de mieux conservés dans ma mémoire que celui de ces jolies soirées que nous passions en famille, assis et formant cercle autour d'un bon feu qui pétillait dans la cheminée. Je l'avoue, j'ai regretté souvent ces soirées qui laissaient tant de poésie dans mon âme jeune et sensible ; et quand j'ai pu retourner sous le toit paternel, je me suis approché de l'âtre, avec mes frères et sœurs, pour retrouver quelques-unes de ces émotions d'autrefois.

C'est un soir du mois de Septembre. Les nuits commencent à devenir froides, il fait bon d'être près des brillantes flammes qui se jouent au-dessus d'un monceau de cèdre amassé tout exprès pour la veillée.

Un bon vieillard de 72 ans, au teint frais mais aux cheveux plus blancs que la neige, est assis en silence à quelques pas de moi, près du feu. Nous n'avons rien à faire, lui dis-je tout-à-coup, contez-nous donc quelque vieille histoire du temps passé. Le vieillard, que je nommerai le père José, parut sortir d'un songe, et il me dit : pour toi qui veux tout savoir, ce sont, sans doute, des histoires vraies qu'il te faut. J'étais précisément à me rappeler un récit de mon défunt père, une vieille histoire de ces temps malheureux où les Iroquois faisaient leurs rondes dans le pays, en mettant tout à feu et à sang.

Les cultivateurs d'alors étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui, ils portaient l'épée en même temps que la faucille, prêts à se mesurer à tout moment avec les Iroquois qui étaient sans cesse en embuscade.

Dans les environs de Sorel, je crois, il y avait un vieillard du nom de Paul (le père José voulait peut-être dire Dupaul) homme vigoureux et fin chasseur, qui demeurait chez un de ses fils. Ce fils avait cinq petits garçons, et comme cela arrive quelquefois, le bonhomme aimait ses petits-fils, plus encore qu'il n'avait aimé ses propres enfants. Un jour le père et le grand-père étaient absents tous deux, et les enfants s'amusaient à jouer aux barres à la lièvre de la forêt. Les pauvres enfants étaient sans crainte et sans défiance comme on est toujours à cet âge ; mais, tout-à-coup, des Iroquois s'élançèrent de la profondeur du bois et se jetèrent sur eux. En un instant ils s'emparèrent des quatre plus jeunes, mais le cinquième était plus difficile à saisir, car il était d'une souplesse et d'une habileté peu commune. Chaque fois que le sauvage tendait la main

pour le saisir, il faisait tout-à-coup un bond de côté, l'Iroquois passait tout droit et perdait ainsi tout le chemin qu'il avait gagné. En gambadant de la sorte ils s'approchaient peu à peu de la maison du bonhomme Paul. Si le sauvage eût pu comprendre ce que c'est qu'une noble action, il aurait sans doute laissé la vie au brave petit coureur, mais fatigué et confus de sa course inutile, et voyant que sa proie allait lui échapper, il saisit son casse-tête et le lance de toute la force de son bras.

Le casse-tête siffle dans l'air et va frapper l'enfant entre les deux épaules. Quelques instants après il était mort. Les Iroquois s'enfoncèrent dans le bois avec les quatre autres enfants.

A la maison on ne savait rien de ce qui se passait. La mère cependant, jetai de temps à autre un regard du côté de la forêt ; s'apercevant bientôt que ses fils étaient disparus, elle courut tout effarée, et ne trouva dans le champ où ils jouaient qu'un cadavre mutilé et scalpé. Qu'étaient devenus les quatre autres ? Elle ne le savait que trop.

Le bonhomme Paul arriva pour recueillir la navrante nouvelle. Il réfléchit un instant, puis il s'écria avec résolution : j'aurai mes petits enfants ! Le vieux connaissait les bois comme les sauvages mêmes. Il part avec son garçon, se met sur la piste des Iroquois, et marche avec une rapidité étonnante. Le soleil se couche, mais nos voyageurs ne s'arrêtent pas, ils marchent au hasard et en faisant le moins de bruit possible, ils marchent, ils marchent. Enfin ils commencent à apercevoir une lueur ; nous y voilà dit le bonhomme à voix basse. Ils s'avancent avec des précautions infinies, et se rendent à une portée de fusil, sans être vus ni entendus. Les Iroquois commencent à s'amuser à faire souffrir les enfants ; ils les faisaient passer dans les flammes et leur faisaient griller les cheveux ; les pauvres petits criaient et pleuraient, et les sauvages répondaient par de féroces éclats de rire. Tout-à-coup, le bonhomme Paul s'écria d'une voix forte et posée : " mes petits enfants, jetez-vous à terre," et presque au même instant lui et son garçon déchargent leurs fusils. Trois des enfants reconurent la voix de leur grand-père, se jetèrent à plat ventre et n'eurent aucun mal. Le quatrième n'eût pas le temps de se reconnaître et partit en se sauvant avec les Iroquois, de sorte qu'il fut blessé par une balle, mais non grièvement. Le bonhomme courut vers ses petits-enfants, et les embrassant en versant des larmes, il disait au blessé : — Mais, tu ne m'avais donc pas compris. — Je n'ai pas eu le temps de penser à ce que cela voulait dire, je voyais fuir les sauvages, j'ai fait comme eux. La petite famille s'achemina vers le logis en emportant le blessé ; et le matin, il y avait des pleurs de joie dans cette maison, malgré le cadavre qui y reposait encore.

Je ne surprendrai pas mes lecteurs si je leur dis que cette histoire contée d'une voix vibrante, avait profondément ému tous ceux qui se trouvaient devant l'âtre. Le vieillard lui-même essaya plus d'une fois, pendant son récit, des larmes furtives qui s'échappaient de ses yeux.

Mais ces Paul ou Dupaul, arraché à la férocity des Iroquois, doivent avoir des descendants au milieu de nous ; il serait fort intéressant de les connaître et de savoir quel souvenir ils ont conservé de cette touchante aventure de leurs ancêtres. Si quelqu'un parvenait à faire cette découverte, il aurait trouvé le sujet d'un article intéressant pour les lecteurs de *L'Opinion Publique*, et en particulier pour l'auteur de ces lignes.

••

Le père José était en verve ce soir-là, et, pour satisfaire notre curiosité, il voulut bien nous faire un nouveau récit qui a certes son intérêt, mais qui est plus généralement connu que le précédent. Les Iroquois sont encore en scène. Un pauvre Huron et sa femme avaient été pris par ces cruels sauvages, et emmenés prisonniers.

La marche fut d'abord extrêmement rapide, parce qu'on craignait d'être poursuivi par les Hurons ; mais lorsqu'on crut le danger passé, toute la troupe s'arrêta, et il fut résolu que pour se reposer et s'amuser on brûlerait les deux prisonniers à petit feu. Avant d'en venir là, on voulait pourtant en retirer quelque chose. On détache la femme, on lui mit en main une alène, et une peau de caribou, et on l'oblige à faire des souliers pour les ennemis qui vont la tourmenter dans un instant. La pauvre Huronne se met tristement à l'œuvre ; elle achetait ainsi une heure de vie ; mais qui sait le prix d'un instant quelquel-fois !

Une sentinelle reste auprès des prisonniers pour les surveiller, les autres s'en vont dans différentes directions, afin de trouver le bois et les instruments nécessaires pour rendre le supplice bien horrible. Une joie folle et sanguinaire régnait au milieu d'eux.

La prisonnière travaillait à ses souliers en silence lorsque son mari lui dit en huron et du ton le plus posé : Si tu veux, tu peux nous sauver tous deux. — Eh ! comment donc, reprit la femme ? — Regarde, on voit battre le cœur de l'Iroquois ; il est seul ici, plante-lui ton alène dans le cœur, et nous pourrions fuir vers nos cabanes.

La sentinelle n'avait rien compris à ces paroles, et la Huronne continuait à travailler pour ne pas éveiller ses soupçons. Bientôt cependant, sa main se crispe, l'alène fait un demi-cercle, et avant qu'on eût le temps d'y penser, elle était plongée dans le cœur de l'Iroquois. Celui-ci n'eut pas la force de jeter un cri, il tomba mort sur le sol. Il n'y avait pas de temps à perdre, la Huronne delie son époux, ils saisissent chacun une carabine et vont se mettre en embuscade. Les Iroquois revenaient en parlant et en riant ; tout-à-coup une détonation a lieu, et deux hommes tombent morts, frappés chacun d'une balle. Les autres croient que c'est un parti nombreux de Hurons qui viennent délivrer leurs compatriotes, et ils s'enfuient à toutes jambes dans la profondeur des forêts. Les deux Hurons s'enfuient de leur côté, et rejoignent ainsi leur famille qui les croyait bien immolés déjà à la feroçité des Iroquois.

••

Le lecteur va peut-être m'en vouloir de lui avoir raconté si au long une histoire qu'il connaît mieux que moi. Pour obtenir mon pardon, je veux consigner ici une chanson canadienne, que je ne crois pas connue du public, même depuis les publications de M. Ernest Gagnon et du Dr. Larue. Je l'écris telle que le père José nous l'a chantée, car on manque souvent son coup lorsqu'on entreprend de corriger les chansons du peuple. Il s'y trouve un nom d'homme pour lequel j'ai adopté une orthographe au hasard.

Un sauvage chassant, ne trouvant rien,
Il veut avoir du pain ;
Tout épouvanté
S'en est allé
De chez les Français
Tout rempli de paix ;

Il dit : dans ces bois
Beaucoup d'Iroquois
Qui veulent prendre Obriot le français.

Le conseil fut bientôt décidé
Le refus de se retirer.
On vit dans l'instant
Beaucoup de sergents
Qui battaient au champ,
Disaient en courant :
Sauve qui pourra,
Pour moi je m'en vas,
Je ne reste point dans l'embarras.

Obriot se réveilla le matin
Au tourment de ce grand train.
On vit dans l'instant
Beaucoup de présents,
Le sauvage content
Qui criait : youan !
Ah ! les mascoutins
Matagons malins
M'ont chargé de très-fort bon butin.

Cette chanson ne doit pas avoir été composée à loisir. On y a probablement changé plusieurs choses, avec le temps, mais elle doit rappeler quelque fait de notre histoire.

Si j'avais compulsé les manuscrits poudreux de nos archives, j'essaierais de comprendre quelque chose à cette singulière composition. Il me semble que le but en est de rappeler quelque bon tour de sauvage pour se procurer du pain, et la terreur panique qui s'empara de la garnison du poste où le matois se présente.

Le père José nous chanta bien d'autres chansons, mais je n'ai garde d'en parler à mes lecteurs qui sont déjà fatigués de mon babil. L'histoire au coin du feu est beaucoup plus intéressante dans la bouche d'un vieillard que sous la plume de l'écrivain qui retrace plus ou moins fidèlement ce qu'il a entendu.

M.

NAPOLÉON III.

On dit qu'il faut mourir pour faire dire du bien de soi. On en a la preuve dans ce qu'on dit de l'empereur qui vient de mourir. Voici ce qu'écrit, par exemple, un bonapartiste ; il est important de lire cela pour voir jusqu'à quel point il faut se défier des premières impressions produites par des dépêches ou des écrits mensongers. Voici le récit en question :

LE MARTYR DE SEDAN.

Sous ce titre, un ardent bonapartiste, M. Jules Amigues, publie, dans *l'Espérance du Peuple*, l'article qui suit :

" Il y a trois semaines environ, je lisais à l'empereur, dans son cabinet de Chiselhurst, la brochure que j'allais publier sous le titre : *L'homme de Sedan et les hommes de Septembre*.

Arrivé à ce passage :

" La bataille est engagée sur tous les points

" Les obus pleuvent de toutes parts. L'empereur continue son chemin au pas, tantôt à cheval, tantôt à pied...."

Je m'arrêtai pour demander à l'empereur :

— Est-ce exact, sire ? Est-il vrai que vous étiez tantôt à cheval, tantôt à pied ?

— Cela est vrai, me répondit l'empereur, et plutôt à pied qu'à cheval.

Je continuai :

— Tantôt à cheval, tantôt à pied, en roulant quelque une de ces cigarettes infâmes qui sont, comme l'on sait, la preuve manifeste et devenue classique de sa scélératesse et de sa cour-dise.

Ici ce fut l'Empereur qui m'interrompit :

— Comment, me dit-il avec son doux sourire, est-ce que vous aussi vous avez cru cela ?

— Quoi donc Sire ?

— Que je fumais des cigarettes.

— Je ne l'ai ni cru, ni contesté, ni même débattu, sire. J'ai entendu assurer que vous fumiez, et j'ai répété ce que vous fumiez sans y ajouter autrement d'importance, sachant bien que l'habitude est plus forte que toutes les impressions et toutes les situations. Moi-même, ajoutai-je, je me souviens que le jour où j'enterrais mon père — et certes j'aimais mon père ! — il m'arriva, en suivant son convoi, de tirer distraitément une cigarette de ma poche, et le respect humain m'intervint que juste à temps pour m'empêcher de l'allumer.

Et c'est pourquoi, sire, j'ai accepté sur ce point la légende naïve répandue à ce propos par vos ennemis, pensant que la chose n'était point de celles dont il fallut vous défendre.

— Vous auriez raison si, en effet, j'avais fumé, me répondit l'empereur, mais la vérité est que je ne fumais pas.

Résolu que j'étais à ne laisser subsister dans mon récit aucun point obscur ou discuté, je ne craignis point d'interroger plus avant l'Empereur.

— Ce qui vous empêchait de fumer, sire, lui demandai-je, était-ce le sentiment d'une catastrophe certaine, ou bien l'horreur douloureuse du massacre qui s'accomplissait autour de vous ?

L'empereur par un geste qui lui était familier passa ses doigts sur sa moustache, et après un moment de silence qui ressemblait à de l'hésitation :

— C'était cela, me dit-il, et puis autre chose encore.... Le fait est que je n'avais pas envie de fumer.

Et il se secoua la tête d'une façon que je ne compris pas très bien.

Je ne pouvais pousser plus loin mon enquête et me contentai de rectifier, ainsi qu'il suit, le passage de ma brochure :

"..... Tantôt à cheval, tantôt à pied, toujours pensif, toujours silencieux, et certes sans qu'il songeât à fumer aucune de ces cigarettes infâmes, qui sont, comme l'on sait, la preuve manifeste et devenue classique de sa scélératesse et de sa cour-dise."

Et je continuai ma lecture.

Or, ce hochement de tête que je ne compris point alors, la mort de l'empereur et les révélations auxquelles elle a donné lieu viennent de l'expliquer.

On sait maintenant, par des témoignages authentiques, que, à la veille de la guerre, l'empereur, qui souffrait cruellement toutes les fois qu'il essayait de monter à cheval, consulta ses médecins, et que leur avis fut qu'il y avait lieu d'opérer " une exploration."

Pour des causes que je n'ai point à rechercher ici, cette explo-